

# Le caporal Peugeot, le premier sang versé

Le 2 août 1914, trente heures avant la déclaration de guerre, Jules-André Peugeot est abattu par un officier allemand, lui-même mortellement touché, à Joncherey, près de Belfort.

Le soleil est déjà haut, ce matin-là, à Joncherey où stationnent plusieurs compagnies du 44<sup>e</sup> Régiment d'infanterie. Une partie de la troupe assiste à la messe dominicale de ce petit village, situé tout près de Montbéliard et Belfort. Mais le caporal Jules-André Peugeot, lui, n'est pas sur les bancs de l'église : à quelques centaines de mètres de là, il a pour mission de tenir, avec quatre hommes, un poste de contrôle. Il s'est installé dans une ferme isolée au milieu des champs de blé, en bordure d'une route menant à la localité. Le jeune instituteur de 21 ans, tout frais émoulu de l'École normale, effectue depuis plusieurs mois son service militaire. Oh, bien sûr, la tension internationale ne fait que monter depuis que le 28 juin, l'archiduc d'Autriche François-Ferdinand a été tué dans un attentat à Sarajevo. Mais la frontière allemande est à dix kilomètres et il n'y a encore rien de grave, veut se rassurer ce natif du pays.

Puisqu'il en a le temps, il s'installe pour écrire deux lettres. Il va pouvoir les remettre au facteur,

qui fait sa tournée et a été invité à boire un verre par le maître des lieux, Louis Docourt. La fille de la maison, Adrienne, part chercher de l'eau à la source. C'est elle, qui, la première, voit se dessiner des casques à pointe en lisière de forêt.

**«Voilà les Prussiens !»**

Six cavaliers du 5<sup>e</sup> Régiment allemand de chasseurs, emmenés par le sous-lieutenant Albert Mayer, 22 ans, se sont en effet aventurés en France pour y mener une reconnaissance. Affolée, elle revient en courant à la ferme, criant « Voilà les Prussiens ! ». L'officier aperçoit la sentinelle postée par Peugeot sur un talus et décide de charger, seul, tandis que ses hommes restent en retrait. Plus rien, dès lors, ne peut enrayer le cours tragique des événements. Mayer fond sur le poste français. Peugeot épaule son fusil en faisant les sommations d'usage. La fusillade éclate ; les deux chefs de patrouille vont y perdre la vie.

Au regard d'un conflit qui aura fait des millions de morts, cet épisode pourrait être resté anecdotique. Mais l'Histoire lui a donné une tout autre résonance : en effet, ce 2 août, la France et l'Allemagne ne sont pas encore en guerre. Les hostilités ne seront officiellement déclarées que trente heures après. À peine relaté en 1914, l'accrochage de Joncherey va commencer à être instrumentalisé lorsque l'affrontement entre les deux pays s'inscrira dans la durée et que les autorités françaises auront besoin de symboles



Morceau de palissade où s'est fichée une des balles qui a tué le caporal Peugeot, premier soldat tué par un Allemand, le 2 août 1914 ; ici, Émile Yoder, propriétaire de la maison Docourt où a eu lieu la fusillade, à Joncherey. Photo Matthieu Kedzierskich

pour galvaniser les troupes. En 1916, en pleine bataille de Verdun, l'idée est lancée de construire un mémorial au caporal Peugeot. Les fonds seront réunis au moyen d'une souscription mondiale, débouchant sur l'érection d'un monument inauguré en 1922. Dans une allégorie, Germania y est représentée poignardant la France dans le dos... En 1940, furieux, les Allemands dynamiteront cette première stèle, qui ne sera reconstruite – dans une version beaucoup plus épurée – qu'en 1959.

Si l'épisode de Joncherey a aujourd'hui encore une dimension politique, celle-ci est résolu-

ment tournée vers la paix et la réconciliation. Pour la première fois cette année, les autorités de Magdebourg, d'où était originaire Albert Mayer, ont été conviées aux commémorations du 2 août, organisées depuis des décennies à Joncherey avec le Souvenir français. Et un travail de mémoire est depuis longtemps mené jusque sur les bancs de l'école, où nous sommes allés voir comment la transmission de cette histoire se faisait. Pas de « bon » ni de « méchant » dans l'esprit des enfants : seulement la préoccupation d'éviter la guerre, chez une génération qui a toujours vécu sans elle.

Matthieu Kedzierskich